

Préface

Il est rare qu'à l'âge adulte on se laisse aller à la lecture d'un conte. Comme la plupart de mes semblables, je me suis conformé à cette attitude, sans même en être conscient et certainement parce que cet âge que l'on dit responsable nous incite plutôt à aller regarder le monde d'une façon réputée plus réaliste. On se raconte qu'on n'a plus de temps à perdre... Et puis voilà que les chemins de la vie m'ont soudain mis entre les mains un manuscrit intitulé « Le voyage initiatique d'Elena ». J'en ai ouvert la première page, par curiosité je l'avoue, presque par politesse aussi. Encore un conte... il y en a tout un tas dans *le rayon enfants* des librairies ! En vérité, j'étais déjà tombé dans le piège... tourner une première page du texte signé par Amanda Castello, puis une deuxième, c'était signer la capitulation de mes résistances. Je me suis tout suite aperçue que le manuscrit que je venais d'ouvrir avait quelque chose de magique et que je n'allais pas pouvoir m'en débarrasser *comme cela*... En fait, je n'avais pas vraiment l'impression que je me laissais séduire par un conte mais que j'étais plutôt en train de découvrir la Terre de demain, je veux dire celle qui constituera notre *vrai monde*. Et la sensation s'est rapidement *aggravée* : plus j'avancais dans le récit, plus j'avais la conviction que cette Terre-là, nous la portions déjà en nous, dans cette ultime partie de notre être qui est déjà réalisée et que nous nommons esprit. Alors, sans effort, j'ai continué le voyage avec Elena ; son parcours initiatique est devenu le mien. Ses découvertes, ses questionnements, ses soucis étaient les miens ou ceux que j'avais déjà rencontrés sur ma propre route. Oui, le texte d'Amanda Castello est bel et bien un texte à portée initiatique. Il lève pour nous certains des voiles majeurs qui recouvrent depuis des éternités notre conscience endormie.

« Le voyage initiatique d'Elena » fait partie de ces livres qui disent bien plus vrai qu'on ne s'en rend compte. Il nous parle de ce qui est derrière les décors de notre monde. Il nous raconte la vie subtile qui palpite et bouillonne sous le masque visible de la Nature... et cela, qui plus est, avec des mots bien choisis et porteurs de lumière. Son auteur a manifestement compris que seule une certaine poésie est capable de traduire la force du Sacré qui est à la source de tout ce qui nous entoure... et elle s'en sert magnifiquement. L'univers dans lequel son héroïne, Elena, nous fait d'emblée pénétrer est tout simplement celui de la pensée créatrice. C'est l'univers hologrammique dans lequel nous vivons déjà d'une certaine manière sans nous en apercevoir mais que nous avons avant tout à révéler en nous et autour de nous. Chacun de ses habitants a une responsabilité dans son architecture et dans sa beauté. Chacun de ses habitants est ce co-créateur divin dont les enseignements des sages de toutes les Traditions nous

parlent depuis toujours. On y vit en paix, en collaboration permanente avec les éléments, l'animal y est d'évidence notre proche parent et tout concourt au développement de l'harmonie. Nos pensées et nos mots s'y concrétisent comme par enchantement et révèlent en cela la logique interne de la Vie. Il y est dit *Écris tes rêves, ils sont le commencement de ta réalité*. Cette petite phrase est sans doute celle qui résume le mieux la philosophie vivante qui alimente le récit et qui illustre, finalement, l'une des lois majeures de la Création. Avec « Le voyage d'Elena », c'est bien sûr aussi l'alchimie de l'amour qui nous est rappelée. Cette alchimie-là est le fil conducteur qui nous entraîne sur cet autre versant de la vie que l'on appelle la mort. La mort, ici est pleine de Vie, elle se révèle telle que notre âme la connaît au fond d'elle-même lorsqu'elle accepte de se débarrasser de ce qu'on lui a appris. La réalité des mondes parallèles devient dès lors une évidence que l'on ne cherchera même plus à discuter. Celle-ci fait partie de la structure fondamentale de la Création et sa compréhension nous fait grandir... Par l'approche d'Elena et de ses guides, l'autre versant de la vie devient un indéniable terreau de connaissance. *Je suis un autre toi-même*, y découvre-t-on. Avec cette affirmation, c'est l'unité de tout ce qui est qui se voit gravée en lettres d'or, c'est la fameuse advaita, la non-dualité absolue si magnifiquement prônée par tous les mystiques orientaux. Bien sûr, tous les grands archétypes sont du voyage, la montagne, l'arbre, le cheval... On y rencontre aussi, chemin faisant, la profondeur enseignante des nombres et des runes, l'unité de toutes les Traditions et l'illusion du Temps. Tout y est exploré pour enfin nous ramener à nous-mêmes et à l'infinie puissance qui se cache dans notre coeur. Lorsque j'ai refermé le manuscrit d'Amanda Castello, je n'ai pu m'empêcher de penser : *Quel beau et véridique voyage !*

Oui, c'est un bien beau voyage auquel nous invite le personnage de la petite Elena, un pèlerinage sur les chemins de la vie idéale que nous portons en nous et qu'il nous appartient de mettre à jour, pas après pas, pour le plus lumineux de ce qui est à venir. On n'y rêve pas... on y apprend au contraire à se réveiller en se souvenant. C'est cela la vertu des vrais contes initiatiques.

Daniel Meurois



Amanda Castello et Daniel Meurois

Daniel Meurois, né en France en 1950, diplômé en lettres à la Faculté de Lille, philosophe audacieux, conférencier et enseignant, a écrit trente et un livres, rapidement devenus des best-sellers sur le plan international et traduits en dix-sept langues. Véritable explorateur des nouveaux champs de conscience, penseur et mystique, pionnier d'une nouvelle conscience sans barrière, Daniel Meurois marque incontestablement le monde de la spiritualité et de la pensée métaphysique contemporaine depuis plus d'un quart de siècle. La Fraternité essénienne et les enseignements cachés du Christ, le monde de Shambhalla, la survie de l'âme, le processus de l'incarnation, les Mystères de l'Égypte, la pluralité des mondes, la constitution subtile du corps humain, la naissance de la supra-conscience... voilà quelques-uns des thèmes majeurs qui y sont abordés. Il vit aujourd'hui au Québec avec son épouse Marie-Johanne Croteau, fondatrice et présidente des Productions Intus Solaris avec laquelle il partage l'enseignement des Soins Esséniens-Egyptiens.

(www.intus-solaris.com)

« À l'échelle du cosmique, seul le fantastique a des chances d'être vrai »

Theilhard de Chardin

Introduction

Etranges saisons...

Deux grands yeux sombres légèrement en amande, un minois de petite fille à la fenêtre de l'adolescence et un corps pareil à un poireau poussé trop vite, voilà Elena. Elle a treize ans seulement, mais, de loin, sa silhouette feint d'être une femme. Son rire ne trompe pas, c'est bien celui d'une enfant mordant à pleines dents dans ses jeunes années. Quand elle court, ses jambes sautillent à la manière de Bambi. Elle est à un âge où l'on aime encore jouer dans le sable, éclabousser les passants ou faire des crocs en jambe aux copines, mais où le regard d'un garçon empourpre soudain les joues, alors que d'une main on ajuste sa jupe en redressant une mèche rebelle.

Elena vit dans un pays où le ciel n'est jamais uniforme. Quand le temps est beau, des lilas azurés et des glycines bleues, accrochés paresseusement à des arcs en ciel enchevêtrés, s'étirent au firmament dans un spectacle éblouissant. Parfois, le ciel, d'où les nuages sont toujours absents, se tend d'un épais rideau tissé d'algues brunes qui suintent une substance couleur de miel au parfum caramélisé.

C'est une contrée où il ne pleut jamais, ni l'été, ni l'hiver. Mais, en décembre, il neige. La neige n'est pas celle que vous connaissez, c'est une écume qui ne mouille pas et où il fait bon s'y rouler. Elle est tellement épaisse qu'elle forme un tapis élastique où les enfants rebondissent à chaque pas. D'un coup de talon, ils se retrouvent à dix mètres du sol et retombent sans heurt avant de repartir dans les airs aussi légers que des balles de caoutchouc. Les cabrioles les plus insolites naissent au gré de l'imagination de leurs auteurs. Il est possible de sauter tout seul ou à plusieurs. Certains exécutent des numéros époustouflants. Les artistes, eux, préfèrent modeler la neige. Chaque enfant peut composer les décorations et les formes que l'inspiration suggère à ses mains. Bas-reliefs, mosaïques glacées ou statues de neige résistent jusqu'au dégel, qui, au pays d'Elena, depuis la création du monde, se tient à la même date. Le dégel se produit d'un seul coup, au lever du soleil, après la troisième lune de février. C'est un jour férié. Personne ne va travailler, personne ne va se promener, personne ne sort. La journée est

sacrée. Elle appartient aux génies qui vivent au cœur de la terre. Une fois par an, ils renouvellent les provisions d'eau de la planète. C'est eux qui canalisent la fonte de la neige, transformant la masse d'eau en énergie, emmagasinant les précieuses réserves qu'ils distribueront durant le reste de l'année. Qui d'autre serait en mesure de pourvoir aux besoins des habitants ? D'eux dépendent la naissance des sources perçant délicatement la montagne, l'alimentation des lacs et des étangs où s'ébrouent des familles de canards et d'oies sauvages, la fluidité des rivières qui se poursuivent dans les campagnes et le rythme puissant des marées. Tout l'équilibre de ce monde repose sur ces êtres mystérieux qu'aucun œil humain n'a jamais contemplé. Dans chaque maison, on se recueille car le dégel est un moment unique où grands et petits méditent sur la valeur de l'eau qui est la vie elle-même.

Au printemps, les collines se dessinent en vert. Ce travail est de la responsabilité du gouvernement, mais tous ont la possibilité de repeindre leur jardin d'un autre vert. Il suffit de le colorier sur une feuille blanche, avec les teintes que l'on aime. Le jardin prend automatiquement les couleurs ébauchées sur le papier. Vous pouvez y mettre des fleurs tropicales ou des violettes, des ananas ou des fraises, des bougainvillées ou des coquelicots. Trois conditions : l'œuvre ne peut être conçue que par les très jeunes enfants, seulement sur du papier et exclusivement pendant le printemps. Les enfants ne sont autorisés à dessiner que la structure du jardin, sa forme, sa grandeur, son volume, mais pas son aménagement intérieur, domaine réservé aux adolescents. Si l'on désire une piscine, un étang, des grands arbres ou des massifs de bambous, un petit pont oriental sur un ruisseau couvert de nénuphars... il faut soumettre la demande aux adolescents. Le travail ne commence qu'après celui des petits et doit s'adapter à leur conception originelle de l'espace. Le terme pour la présentation du projet est fixé au début de l'été.

La loi de la pesanteur étant relative au pays d'Elena, l'inspiration architecturale est sans limite. Certains jardins sont ornés de piscines superposées, de fontaines qui coulent à l'envers, de jets d'eau qui s'élancent selon des trajectoires insolites, un côté à gauche, un côté à droite, en demi-cercle ou en jet continu. Un jour, un de ces sculpteurs de jardin à la fantaisie irréfrenable, conçut un chemin romantique qui grimpait jusqu'au ciel. Pour ce faire, après avoir tracé le plan sur un délicat papyrus, il le lança en l'air d'un coup de poignet. Quand le bout du sentier retomba dans son jardin, on retrouva les Pléiades accrochées, leurs voiles déchirés et naturellement fort mécontentes. Après s'être confondu en excuses, le jeune audacieux dut refaire le parcours pour remettre la constellation à sa place.

L'automne appartient aux adultes. Ce sont les parents qui illustrent cette saison. Dès les premiers jours de septembre, ils dessinent du raisin, juteux, blanc et rouge, avec des variantes safranées et certaines qualités de grappes spéciales

dont les grains ont la transparence des roses mais qui explosent en un suc au goût de guimauve. Puis, ils peignent des quantités de pommiers et de poiriers chargés de fruits de toutes couleurs, formes et grosseurs. Certaines poires se dressent à la façon de bougies et clignotent quand un papillon s'y pose. C'est le signe que le fruit est mûr à souhait. Quand les enfants le demandent gentiment, il arrive que les adultes embellissent leur production. Même si la saison est passée, leurs crayons de couleurs éclaboussent la feuille blanche de grosses fraises juteuses, d'abricots ambrés et de colliers de cerises charnues.

L'hiver est de la compétence des personnes âgées. Elles seules peuvent dessiner les paysages hivernaux. Comme elles sont moins nombreuses que les autres, les dessins sont souvent assez ressemblants et beaucoup moins variés. La seule constante est la neige qui recouvre de son épais manteau collines et villages, transformant en miroirs glacés les étangs et les rivières. Cela a un certain charme. Tout est doux, les bruits étouffés, le climat irréel. Les vieux doivent avoir les mêmes souvenirs, bien rangés dans un coin de leur cerveau, car tous agrémentent leurs œuvres des mêmes guirlandes lumineuses, de rubans de bonbons enveloppés dans du papier doré, de boules multicolores et l'on entend des tintements de grelots et de sabots crissant joyeusement dans les nuits blanches.

La parole aux animaux

Indépendamment de leur âge, toutes les générations ont le pouvoir de dessiner des animaux. Le pays d'Elena est rempli d'animaux qui s'entendent merveilleusement bien. Des kyrielles d'oiseaux chantent en solo ou en orchestre. Les habitants se déplacent volontiers pour écouter le concerto des mésanges et des merles. Le ténor est un rossignol à la gorge puissante qui ne fait son entrée sur scène qu'après vingt-deux heures. Les concerts de musique tropicale se tiennent aussi bien dans les jardins privés qu'à l'intérieur des forêts. Des clairières, spécialement aménagées à cet effet et agrémentées de confortables bancs de mousse, accueillent les mélomanes qui se pressent nombreux à chaque exhibition. La Symphonie du Nouveau Monde de Dvorak, Une Nuit sur le Mont Chauve de Moussorgski, Le vol du Bourdon de Rimski-Korsakov et La Symphonie Pastorale de Beethoven sont parmi les plus demandés, mais de nouveaux orchestres, intégrés audacieusement par des insectes artistes, ont révolutionné l'interprétation de Vila-Lobos, faisant clairière comble lors de la représentation des Bachianas Brasileiras en mai dernier. Pour les plus jeunes, le groupe rock des lapins bleus et des rats-laveurs à lunettes fait un tabac à chaque tournée. Lors du concert de Pierre et le Loup de Prokofiev, le lapin à la batterie et le raton-laveur au hautbois ont déclenché de telles ovations qu'elles

ont résonné jusqu'au petit matin. L'émotion fut telle que l'aurore n'arriva pas à se lever à temps pour préparer l'arrivée du soleil. L'aube est trop jeune pour un pareil transport ! Le soleil, à bonnes raisons vexé, chargea la lune de surveiller l'étourdie à chaque concert de rock. Comment l'astre du jour pourrait-il faire son entrée si le petit matin reste douillettement endormi. L'ennui est inconnu au pays d'Elena. Même les poissons sont représentés au Comité des fêtes. Tous les étés, les ballets aquatiques remportent un succès chaque fois renouvelé. Le metteur en scène est un vieux dauphin dont l'agilité ne paye aucun tribut à l'âge. Toujours aussi pétulant, il se refuse désormais à compter les années. Maître Dolf, tel est son nom, a fait son exorde quand les parents d'Elena étaient encore enfants. Son répertoire est le plus animé et le plus fou que rêve humain ait jamais pu concevoir. Les spectacles se tiennent au fond des lacs et sur le lit des rivières. A l'entrée, l'ouvreuse, une jolie sardine en fuseau argenté, vous distribue gracieusement un poisson-balle que vous adaptez à votre nez au moyen d'un jeune poulpe. Très éduqué, il vous prête gentiment, juste le temps de la représentation, deux de ses tentacules. Cela pour éviter que votre sympathique masque ne glisse. Vous respirez tranquillement l'air emmagasiné dans le poisson-balle. Il y en a assez pour la durée du show. Les lunettes sous-marines sont fournies à ceux dont la vue est affaiblie par l'âge, car au pays d'Elena tout le monde, ou presque, voit sans difficulté sous l'eau.

La dernière exhibition aquatique a crevé le plafond des entrées. Vingt milieux sous les mers, une libre interprétation du roman de Jules Verne, a tenu l'affiche pendant trois étés consécutifs. A son grand regret, Maître Dolf a dû interrompre cet interminable succès car l'otarie, la vedette, n'en pouvait plus de signer des autographes. Chaque fois qu'elle pointait son museau dehors, la foule en délire se précipitait sur elle. Malgré ses lunettes noires, un phoque est facilement reconnaissable... Au vu de l'augmentation de ses crises de panique, son analyste, consulté d'urgence, recommanda la suspension des représentations, seul moyen pour calmer le stress de l'artiste.

Aucun animal n'est venimeux ou méchant. La chasse et la pêche ont été abolies depuis longtemps sur la planète d'Elena et plus personne n'imaginerait pouvoir se nourrir d'un animal. Au cours des siècles, une mutation organique et spirituelle s'est opérée dans le mécanisme vital des habitants, avec pour résultat des comportements harmonieux et solidaires entre les espèces et une totale adaptation au milieu. Quand, dans les vieux livres de la Bibliothèque nationale, les enfants étudient les habitudes des habitants d'autrefois, leur incompréhension n'a d'égal que leur émoi. Manger des animaux ? Tuer d'autres êtres pour se nourrir de leur chair ? Une anthropophagie inconcevable au pays d'Elena qui donne de gros frissons aux nouvelles générations.

Un jour, Elena était assise sous un cocobano. Comment, vous ne savez pas ce qu'est un cocobano ? Ah oui, j'oubliais, il n'en existe pas dans votre monde.

Quel dommage ! Le cocobano est un de ces arbres étonnants, moitié cocotier, moitié bananier. Sur les branches orientées au sud, il produit de superbes noix remplies d'un lait chaud et épais, et sur celles tournées vers le nord, de juteuses bananes bleues. Le livre qu'Elena tenait appuyé sur ses genoux retraçait la vie d'une famille de paysans. Quelques images illustraient ce que la description de l'habitat laissait entendre : un style de vie très primitif aux yeux de la jeune fille ! Sur une page, on voyait une vieille femme, un fichu noué derrière la tête, en train de plumer un poulet ; sur une autre, un homme alimentait un feu de braises sous une broche sur laquelle tournait un cochon de lait. Plus loin, la famille et de nombreux invités réunis à table, apparemment un jour de grande fête, souriaient béats devant un plat sur lequel trônait un faisan rôti entouré de petits oiseaux aux yeux clos disposés comme des pétales de marguerites. Elena ne se reconnaissait pas dans ces humains inconsciemment monstrueux, « tes aïeux », lui avait-on expliqué. Levant des yeux tristes, elle resta un moment à observer le gros ours brun occupé à casser une noix de coco à côté d'elle. A ses pieds, huit chatons attendaient la fin de l'opération en se léchant les babines. Quand le plantigrade eut enfin rompu un nombre suffisant de fruits, il les disposa en cercle pour permettre aux petits inexpérimentés de boire à satiété.

Un souffle humide remplit soudain le nez d'Elena pendant qu'un grand coup de langue lui balaye la joue.

— Thor ! Tu exagères ! dit-elle d'un ton faussement indigné en repoussant les démonstrations affectueuses d'un jaguar au pelage fauve moucheté de taches noires. Indifférent à la réprimande, le fauve se frotte contre elle et s'écrase de tout son poids sur le livre « La vie de nos ancêtres à la campagne ». Eclatant d'un rire joyeux, Elena lui tend alors une des grosses bananes azurées qu'il avale goulûment sans même retirer la peau.

Elena est souvent seule. Elle est à l'âge où l'on s'interroge. Un pied dans l'enfance et un autre titubant dans le monde des adultes, elle hésite encore. Ses jeux sont ceux d'une gamine. Le sourire chargé d'innocence, elle se jette sans malice dans les bras de ceux qui la cajolent un peu. Les cheveux en bataille et le rouge aux joues, elle gambade dans les broussailles comme un chevreau, sans craindre les griffes sur les bras ou les bleus sur les jambes qui sans rien dire, s'allongent imperceptiblement pendant que le buste s'éveille au travers des tricots trop étroits. L'enfant résiste à la femme encore en sommeil. J'oubliais de vous dire : Elena a une petite soeur, Paola, avec qui elle partage jeux et disputes, une maman infirmière, un papa mécanicien et... un grand-père. Elle adore ce vieux compagnon. Il dessine le raisin en automne. Il en dessine toujours trop. Parfois, il reste des heures penché sur la table car de ces grappes juteuses à point naît un vin aux mille effluves. Attentive derrière les épaules du vieillard, Elena observe l'accomplissement du miracle. Remplie de curiosité et d'admiration, elle suit les mains noueuses. Délicatement les doigts caressent chaque grain sur le

papier et la magie s'opère : un liquide doré remplit les tonneaux crayonnés sur un grand carton blanc. Un souci voile le regard de l'enfant : son grand-père vient d'allumer une cigarette. A l'école, elle a appris combien fumer est dangereux et elle craint pour le vieil homme chéri. La nuit, la maladie hante certains de ses songes. Personne n'a encore trouvé le moyen de peindre la guérison. Tous ont essayé, en vain. Les plus inventifs se sont acharnés sur de savantes figures en mesure, espéraient-ils, de vaincre les situations apparemment sans remède. A chaque fois, il manque quelque chose. Tentatives avortées ... les maladies graves restent invincibles. Quand le temps arrive à son terme, les habitants se préparent à partir pour le pays où tout peut se dessiner, où créer ses rêves devient réalité, le monde où la maladie n'existe pas.

Une curieuse école

Dans l'école d'Elena l'enseignement n'est plus conçu comme autrefois : transmettre des données et des connaissances certes, mais l'important est la personne dans son acception globale. Le professeur s'occupe des différentes facettes de l'individu en devenir : l'être mental à la recherche du savoir, soucieux d'apprendre les mécanismes du raisonnement, l'être social dont il faut favoriser l'appréhension des processus relationnels pour une bonne acceptation des autres et de leurs différences, l'être émotionnel et sentimental qui doit découvrir comment se démenier dans la pelote des perceptions contrastées. Les professeurs sont à la fois des enseignants, des psychologues et des maîtres à penser. Ils aident l'enfant à s'ouvrir à ses propres émotions pour qu'il comprenne qu'elles sont une partie intégrante de la vie. Source de joie ou de tristesse, résultat de victoires ou séquelle d'erreurs, le monde des émotions est riche et complexe. L'intensité de celles-ci est souvent si profonde et inattendue que ne pas en comprendre les rouages, refuser leur manifestation ou tenter vainement de les bloquer a pour seul effet un mal être général et des risques psychophysiques pour l'individu qui les vit.

Le professeur observe également l'être organique. N'est-il pas bien placé pour suivre l'évolution de son corps, de sa force et de sa résistance ? Son œil avisé consent à l'avertir du manque ou de l'excès d'énergie au cours de ce processus fragile et merveilleux qu'est le développement du corps d'un enfant, véritable métamorphose qui lui permettra peu à peu de sortir de sa chrysalide pour s'envoler vers son destin. Le rôle de l'enseignant ne s'arrête pas là, car l'être humain possède un trésor extrêmement précieux : il est un être spirituel. La spiritualité va bien au-delà des religions. C'est la clef d'harmonie entre le matériel et l'immatériel, le fil d'or reliant l'humain au divin, le levain de l'être, le rayonnement de l'Esprit.

Les anciens professeurs, très spécialisés dans une matière et non préparés à l'écoute de la souffrance, ignoraient le comportement à tenir face à une jeune âme blessée, souvent bâillonnée par son incapacité à communiquer. Aujourd'hui, tout est beaucoup plus fluide et naturel. Personne ne craint d'exprimer son ressenti, ni d'être jugé lors de la manifestation d'une émotion. Elle est au contraire partagée entre tous, au bienfait de chacun. Au début de sa scolarité, l'enfant reçoit un cristal de roche. Il lui appartiendra durant tout son parcours. Chaque jour, quand l'élève s'assoit à sa place, il ferme les yeux, puis mentalement appelle son cristal : le cristal sort de lui-même du bureau. Pendant quelques instants, l'enfant fixe la pierre sans rien dire. La transmission s'établit quand une étrange lueur commence à pulser. Une vibration s'empare du corps de l'enfant qui s'illumine de l'intérieur, il est alors en syntonie, la leçon peut commencer. Sur le bureau de la maîtresse trône un très gros cristal. Il contient le code de toutes les particules de chaque cristal. L'institutrice suit la même procédure que ses disciples. Au moment où elle se connecte à son cristal, et à partir de cet instant seulement, tout ce qu'elle enseignera sera compris, assimilé et intégré dans la mémoire de l'enfant. Les devoirs à la maison, comme les ont connus les parents et les grands-parents d'Elena, sont abolis depuis longtemps et remplacés par des jeux de méditation où l'on communique avec l'esprit, même à plusieurs, autour d'un thème ou de la recherche de la solution d'un problème. Les messages envoyés sont ainsi perçus à l'instant même de la conception de la pensée. C'est merveilleusement efficace. Nul besoin d'un téléphone pour dépêcher un encouragement à ceux qui sont en difficulté. De la même façon, il est aisé de s'entretenir avec les animaux ou avec la nature... L'utilité du cristal est infinie : il sert à clarifier les difficultés, à résoudre les problèmes, à mettre en fonction les rouages du cerveau, à développer les capacités de chaque enfant, à faciliter l'étude, à éveiller la curiosité...

Comme les jeunes sont tous différents, chaque cristal se doit d'être à l'image de l'élève. Le rôle du cristal est fondamental : grâce à lui, l'éveil des potentialités de la personne se fera en affinité avec le groupe, mais en maintenant l'individualité créative de l'enfant.

1

L'Épreuve

La vie d'Elena s'écoule doucement en harmonie avec le chant des saisons. Capitaine de l'équipe de volley de son école, elle conduit ses compagnes avec passion dans les rencontres inter-champs. Depuis bien longtemps, les jeunes sportifs appellent ainsi les matchs entre équipes qu'ils n'identifient plus aux établissements scolaires fréquentés, mais aux prés, aux fleurs et aux arbustes choisis lors d'un rituel magique que les candidats doivent accomplir au solstice d'été. Vous voulez savoir comment Elena a été nommée capitaine ? Et bien voilà :

Tout a commencé quand la troisième lune fit son apparition au firmament.

— Le signe ! se dirent entre eux les anciens d'un air entendu. Le jour de l'investiture, car c'est bien de cela qu'il s'agit, le village entier se déplaça vers la Colline de pouvoir, située à cent lieues de là. Sur la planète d'Elena, il existe des lieux, des choses, des êtres chargés d'une étrange énergie : certaines montagnes, des croisées de chemins, des lacs, des rivières, une roche percée, un arbre, un animal, une personne... Chacun possède un don qu'il peut offrir ou reprendre. Avec ces réalités de pouvoir, il est impossible de tricher. La Vérité leur appartient et leur Parole est sacrée.

Emue, Elena sourit encore au souvenir de ce qui fut pour elle le premier grand événement de son existence. Avec attention, les écoles avaient sélectionné les candidats. Le matin du troisième solstice, qui se

vérifie en accord avec l'apparition de la troisième lune, le troisième mois de la troisième saison de printemps, les élus se mirent en route vers la Colline de pouvoir. Le soleil sommeillait encore quand la colonne s'égreña sur le sentier enlaçant étroitement les flans de la montagne. Le cœur battait fort dans la poitrine de ces adolescents qui allaient affronter l'Épreuve. Être choisi signifiait naturellement une reconnaissance sociale, mais la vraie distinction se situait ailleurs, au fond même de l'âme agitée : recevoir une parcelle de pouvoir. Non le pouvoir dans le sens que lui attribuaient les primitifs, ceux qui s'entre-tuaient pour capturer le pouvoir des autres. Plus ils en possédaient, plus leur soif de puissance augmentait. Le long de leurs pages jaunies, les livres d'Elena étalaient des images sanglantes et des témoignages déchirants parlant de peuples décimés, de contrées dévastées, d'animaux massacrés au nom de cette rage de conquête. Un mauvais pouvoir, le pouvoir du Mal, avait écrit Elena dans sa rédaction pour le cours d'Histoire des Primitifs. L'étude comparée entre la notion de pouvoir des anciens et celui que la planète d'Elena avait construit sur la base de l'amour, de la solidarité et de la connaissance lui avait valu les applaudissements de la classe. Son cristal s'était mis à briller de feux éblouissants. La semence de pouvoir que les élus recueillaient comme prix de leur entreprise enrichissait leur âme autant que leur cerveau. Des qualités, que seules les années d'enseignement et d'apprentissage permettent normalement d'acquérir au prix de durs efforts, leur étaient attribuées lors de l'échange magique. Il se produisait alors de curieux phénomènes dont nous parlerons plus tard.

Le matin du fameux jour, Elena et une centaine de jeunes de son âge marchaient déjà depuis plusieurs heures. Les deux lunes, habituellement pendues au firmament mordoré de la nuit, s'étaient retirées pour laisser place à la troisième, celle de la Vérité. Une douce lueur rose s'étirait paresseusement. Seule une institutrice accompagnait le petit groupe. Sa présence ne devait rien au hasard. Elle aussi, dans sa jeunesse, avait eu le privilège d'être sélectionnée. Un sourire énigmatique flottait sur ses lèvres soigneusement fermées sur un trèfle à quatre feuilles. Personne ne connaissait la portée de son savoir. Elle n'avait voulu répondre à aucune des questions. Son sourire chargé de mystère et son regard qui inspirait confiance en soi et bonté avaient servi de réponse. Calculant chacun de ses pas pour ne pas fatiguer les jeunes dont elle entendait la respiration

saccadée derrière elle, l'enseignante fredonnait trois notes, puis six, alternées en deux sections séparées par un silence. Ne vous méprenez pas, il ne s'agissait point d'une chansonnette, mais d'un triolet et d'un sextolet unis par une pause. L'harmonie de cette étrange combinaison vocale possédait la capacité de contrôler le rythme cardiaque des marcheurs, de doser l'adrénaline pour répondre aux émotions et d'augmenter la production d'acide lactique dans les muscles évitant ainsi crampes et fatigue. Plus ils grimpaient pourtant, plus Elena avait l'impression de n'avoir gravi que quelques mètres. Aucune lassitude, seule la sensation de faire du sur place. La prof les avaient avertis avant de partir :

— Ne vous laissez pas abattre, ne vous fiez pas aux messages de vos sens et surtout, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez... NE VOUS RETOURNEZ PAS ! Un silence craintif avait accueilli ces paroles. Quels dangers leur réservait l'escalade ? Pourquoi cette interdiction ? N'est-il pas logique de regarder derrière soi pour mesurer la distance parcourue, pour aider un camarade en difficulté, pour vérifier une information perçue trop rapidement par l'œil pour que le cerveau ait eu le temps de l'enregistrer ? Certains avaient haussé les épaules, d'autres avaient rentré la tête, trop inquiets pour approfondir le problème. Elena avait choisi d'appliquer les consignes sans émettre de doute.

Au premier grondement qui ébranla le sol accidenté sur lequel le groupe s'acheminait, une dizaine de jeunes se retourna. Ils disparurent à l'instant. Les autres échangèrent des regards chargés d'épouvante, mais ils continuèrent l'ascension sans mot dire. Vers midi, des bruissements vinrent troubler l'écho des pas des jeunes montagnards. La forêt sembla prise de frémissements. De curieux froufrous agitaient les branches les plus basses, pareils à ceux que feraient des êtres qui se cachent en courant rapidement d'une cachette à une autre. La sueur mouillait les dos, les mâchoires grinçaient, les estomacs se nouaient en violentes contractions. Courageux, les enfants tenaient bon. Des battements d'ailes s'élevèrent au-dessus de leur tête alors que des claquements frappaient leurs oreilles, tantôt à gauche, tantôt à droite. Des mains battaient violemment à en faire exploser les tympans. Quelque temps plus tard, trois garçons en sueur s'affalèrent sur le sol... et se retournèrent. L'instant d'après, la terre ne portait plus aucune trace de leur passage.

A part l'institutrice chantant à tue-tête le même couplet,

apparemment ignorante du drame se déroulant derrière elle, la troupe s'était réduite à trois adolescents, Elena et deux de ses amis, le frère et la soeur. Un soupir chargé d'angoisse s'arracha de leur poitrine. Instinctivement, sans un mot, ils se serrèrent les uns contre les autres en prenant garde de maintenir leur cou droit et rigide. A tâtons, leurs mains se cherchèrent pour rassurer leur âme. S'appliquant sur les notes de musique sifflotées par le guide, leur respiration récupéra une certaine régularité et la marche repartit. Elena menait le peloton bien restreint désormais. Machinalement, elle se répétait l'avertissement entendu avant le départ :

— Ne vous laissez pas abattre, ne vous fiez pas aux messages de vos sens et surtout, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez... NE VOUS RETOURNEZ PAS ! Les poings serrés, le regard fixe, elle marmonnait le refrain, refusant de se laisser distraire par le paysage changeant dont elle ne distinguait plus que les couleurs éthérées d'un ruban se dévidant à toute vitesse. Son nez frémissait sous la tentation de merveilleuses senteurs suggérées de façon lascive par des milliers de fleurs frémissantes. Puis, ses papilles tressaillirent de plaisir à la fragrance délicate des parfums de gâteaux au chocolat, de crème à la vanille, de glaces à la pistache. La douceur reconnaissable d'un caramel chaud glissant sur des poires au sirop absorba quelques secondes l'attention durement conquise, puis l'effritement d'un sorbet de fraises des bois sous la langue parut vouloir occuper un espace non gardé de son cerveau. Le fumet de beignets chauds débordants de crème pâtissière s'en mêla à son tour.

— Il ne manque qu'une belle barbe à papa, quel supplice ! se dit Elena. A ce moment ses lèvres reprirent mécaniquement la litanie :

— Ne vous laissez pas abattre, ne vous fiez pas aux messages de vos sens et surtout, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez... NE VOUS RETOURNEZ PAS ! et Elena se ressaisit. Ce fut alors qu'elle perçut une glissade juste derrière elle. Le bruit caractéristique de la caresse d'une langue sur une bouche pleine de crème lui fit comprendre que ses amis avaient succombé à la tentation. Seule ! Elle était restée la dernière, l'unique en course. Même le refrain de l'enseignante s'était évaporé avec celle-ci. Une amertume entama d'un coup son assurance. A quoi bon avoir résisté si le seul résultat se soldait par la perte de ses amis ? Où étaient passés ses compagnons ? Et son professeur ? Sur sa planète, il y

avait belle lurette que les victoires d'un individu n'étaient plus exaltées comme dans les sociétés précédentes. L'évolution des esprits favorisait les réussites collectives qui démontraient la cohésion de l'équipe, l'affinité de ses membres, l'intelligence de chacun réunie en une force, unique et invincible, pour le bien de tous. A quoi servait d'avoir tenu ferme devant les tentations si c'était pour se retrouver dans une totale solitude ? Que ferait-elle sans ses amis, ce groupe compact avec lequel elle partageait tout, efforts, défaites et succès ? Pourquoi n'entendait-elle plus le leitmotiv qui avait renforcé sa détermination ? Les doutes qu'avec peine elle avait tenus à l'écart de ses réflexions commençaient à reprendre force, tentant imperceptiblement de grignoter son assurance.

— Ne vous laissez pas abattre, ne vous fiez pas aux messages de vos sens et surtout, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez... NE VOUS RETOURNEZ PAS ! La lutte avait été trop dure pour renoncer maintenant, se dit Elena, le visage barré de deux grosses rides de révolte. Ses amis n'avaient pas disparu en vain. Elle sentait une sourde colère rugir en elle semblable à un fleuve en crue.

Je te la ferai payer, montagne maudite ! pensa-t-elle, mais les mots sortirent de sa bouche plus forts qu'elle ne l'aurait voulu. Elle tenta de les rattraper, en vain. Ils s'envolèrent tout en se multipliant à l'infini dans un écho amplifié. Submergée par sa propre phrase qui résonnait maintenant à la façon de mille tambours rituels au paroxysme de l'exaltation, la petite fille se sentit soudain terrorisée par elle-même. Ses genoux s'entrechoquaient, ses pieds dérapaient sur les mots qui avaient envahi l'espace. Même en se bouchant les oreilles, elle pliait sous la violence des mots échappés rugissant contre elle :

— Je te la ferai payer... Elle se heurta à sa menace pendant que montagne giflait sa joue gauche. Les mots, les bouts de phrases animés de vie propre, volaient à tire larigot dans une cacophonie assourdissante. Sans le vouloir, Elena écrasa maudite qui s'esclaffa d'un rire narquois :

— mau-mau-mau-mau !

Je suis en train de devenir folle, se dit l'enfant en courant à l'aveuglette. Les bras en accent circonflexe au-dessus de son front, elle tentait de se protéger des claques et des pichenettes que ne manquait pas de lui tirer une phrase insolente ou un groupe de consonnes anarchiques. La voilà poursuivie par le hoquet du mot piétiné :

— dite-dite-dite-dite ! mau-mau-mau-mau-dite-dite-dite-dite !

Vindicative, la pensée qu'elle avait laissé s'enfuir par ses lèvres entrouvertes, la persécutait. Les mots se dissociaient, s'assemblaient au contraire, se reconstruisaient en partant de la dernière lettre. Se jetant pêle-mêle les uns sur les autres, ils s'unissaient pour former des fléchettes, bloquant deux points d'exclamation bien affilés à l'extrémité pour mieux se planter dans ses mollets.

— Aie ! Aie ! Arrêtez ! Ses appels tombaient dans le vide. Décidé à la saisir, un lasso de syllabes accrochées par des tirets serpentait en sifflant, tantôt autour de ses jambes, tantôt près de son cou. Elena haletait, mais refusait de se rendre. Dans sa fuite éperdue, elle aperçut soudain une porte. Elle était là, plantée au milieu du bois. Qui donc avait installé une porte sans soutien, sans appui, sans mur, sans maison ? Son regard avait eu juste le temps d'apercevoir la devise sur le vantail :

— Ne vous laissez pas abattre, ne vous fiez pas aux messages de vos sens et surtout, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez... **NE VOUS RETOURNEZ PAS !**

Échapper à ce cauchemar de mots fous, rien d'autre ne comptait plus ! La fillette ne s'attarda donc pas sur le pourquoi du refrain gravé en lettres fluorescentes. Elle poussa d'un coup d'épaule et la porte s'ouvrit. Un coup de vent fit exploser une poignée de lettres qui se réunirent en une phrase sans queue ni tête ! Elena y jeta un coup d'œil tout en continuant à galoper, toujours harcelée par les mots endiablés qui lui mordillaient les jambes. D'un air suffisant, elle haussa les épaules en sautant par dessus un fossé :

— Quel charabia ! Allez-vous-en, vous n'avez aucun sens ! Elle avait à peine parlé qu'elle s'arrêta net. Ce qu'elle venait de découvrir la laissait pantoise :

— Sens ! ... mais oui... l'explication est là. Cela n'a aucun sens...

Elle éclata de rire, d'un rire sonore et joyeux, le rire d'une enfant qui découvre la solution du problème après des heures de tourment sur une feuille blanche.

— Je connais la réponse ! Je connais la réponse ! Cette fois, c'était elle qui narguait ses assaillants.

— Ne vous laissez pas abattre, ne vous fiez pas aux messages de vos sens ! Je tiens la solution ! D'une voix forte et empreinte de sérieux, elle scandait la phrase d'avertissement :

— Ne - vous - laissez - pas - abattre - ne - vous - fiez - pas - aux -

messages - de - vos - sens ! Et, comme par enchantement, tous les mots désordonnés s'effacèrent. Le silence ne fut plus troublé que par le doux gazouillis d'oiseaux invisibles reprenant ensemble le refrain de l'institutrice : un triolet et un sextolet magiques unis par une pause. La fatigue s'évanouit et un élan de confiance en soi remplit Elena d'une force nouvelle. La peur l'avait abandonnée, la rage et l'esprit de vengeance aussi. Elle n'était plus fâchée contre la montagne. Sans bien savoir pourquoi, son intuition lui soufflait qu'elle n'avait rien à craindre. Le mal entrevu était sans doute le produit de son imagination. Ses amis étaient sains et saufs, elle le sentait.

Prise dans le fouillis de ses raisonnements, elle accéléra le pas et ne vit pas le trou béant, dissimulé par de hautes herbes au milieu du chemin. Elena tomba. Son hurlement s'amplifia au fur et à mesure de la chute, qui n'en finissait pas. Aspirée dans un boyau étroit, elle se rappela les descentes en toboggan dans la cour de l'école, mais ici la vitesse coupait le souffle, la dégringolade paraissait sans fin et l'étroit tunnel où elle s'était engouffrée malgré elle, glissait inexorablement vers le centre de la terre. Le cœur dans les talons, une sensation de nausée lui opprimait l'estomac. Depuis le début de la chute, la respiration lui manquait et une douloureuse impression d'étouffement la gagnait. Instinctivement, elle tenait la bouche bien fermée en économisant son souffle. De temps à autre, dans l'un des tournants à angle droit de la course interminable, des éclairs d'orage silencieux l'aveuglaient. Elle tenait les paupières plissées pour éviter tout danger. Par réflexe, elle collait ses bras contre elle, laissant son corps s'adapter sans résistance à la folle descente. Progressivement, l'obscurité totale laissa la place à une lueur verte qui vira ensuite à l'orangé pour éclater enfin comme un soleil. Le hurlement initial s'était tu, le danger était passé. La fillette atterrit sur un énorme coussin délicieusement parfumé, ressemblant à un matelas d'étoiles oblong scintillant de mille feux.

Voilà comment s'explique la lumière dorée que j'ai aperçue, se dit-elle sans trop s'étonner de la situation. A chaque mouvement, une poussière de comètes s'élevait en nuages, éclaboussant sa chevelure et drapant sa peau. Se prenant au jeu, elle s'amusa à rebondir sur le curieux polochon. Elena luisait comme une source lumineuse. Béate, elle se caressait les bras et les jambes qui paraissaient d'or pur. Toutes les égratignures de sa lutte avec les mots avaient disparu. Un bien-être profond envahit